La langue du III^e Reich

Jacques Déom

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cmc/301>

DOI : 10.4000/cmc.301

ISSN : 2684-3080

Éditeur

Fondation de la Mémoire Contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2018

Pagination : 217-222

ISSN : 1377-1256

Référence électronique

Jacques Déom, « La langue du III^e Reich », *Les Cahiers de la Mémoire Contemporaine* [En ligne], 13 | 2018, mis en ligne le 05 novembre 2019, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cmc/301> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cmc.301>

Note de lecture

La langue du III^e Reich

Jacques Déom

Jacques Aron, *La Langue allemande sous la croix gammée. Le singulier dictionnaire de Trübner*, Presses universitaires de Liège, Liège, 2016, 160 pages.

Quiconque s'intéresse à la condition des Juifs en Europe et à son devenir ne peut manquer de prêter une attention toute particulière aux développements philosophico-idéologiques survenus en contexte de langue allemande. C'est ce que ne manque pas de faire, depuis plusieurs années, l'essayiste bruxellois Jacques Aron. Outre divers textes mémoriels et autobiographiques ainsi que des études critiques sur l'identité juive, le judaïsme et le sionisme, on doit à cet architecte et urbaniste de formation d'avoir présenté au public francophone, issus du vivier incroyablement fécond de la pensée juive germanique, deux penseurs dont la réflexion, pour être de leur temps, ne laisse pas de s'avérer significative pour le nôtre. C'est ainsi que l'on peut découvrir Constantin Brunner (1862-1937) à travers trois publications où Aron présente et annote sa traduction de *Le malheur de notre peuple allemand et nos « Völkisch »* (Didier Devillez – Mémoire

d'Auschwitz, Bruxelles, 2008) ; *Des devoirs des Juifs et des devoirs de l'État* (Aden, Bruxelles, 2011) ; *Écoute Israël, Écoute aussi Non-Israël (Les Sorcières)*, suivi de *La nécessaire auto-émancipation des Juifs allemands* (Didier Devillez, Bruxelles, 2011). Plus récemment, il a contribué à éclairer la personnalité, qui demeure largement énigmatique pour des lecteurs ne sachant pas l'allemand, de l'auteur de *La haine de soi juive* dans *Theodor Lessing [1872-1933] ou le philosophe assassiné, avec une anthologie de textes traduits par l'auteur* (L'Harmattan, Paris, 2014).

Avec *La Langue allemande sous la croix gammée. Le singulier dictionnaire de Trübner*, Jacques Aron nous propose une étude dont l'importance n'échappera pas à quiconque s'intéresse à l'histoire de la langue allemande et de sa description par la linguistique moderne. Il verse surtout une pièce majeure à l'angoissant dossier de l'imprégnation de la science universitaire par l'idéologie. Produit par une équipe de linguistes entièrement acquis à la philosophie du régime, l'ouvrage en question est en effet le plus important dictionnaire historique et étymologique allemand conçu sous le III^e Reich. Il constitue simultanément le lexique le plus parlant de son idiome – dont tant de mots-clés valent moins comme concepts que comme *Leitbilder* (images directrices) qui, par leur charge émotionnelle et leur portée symbolique, « articulent le discours chauvin, expansionniste et belliqueux d'une société mise au pas et fortement hiérarchisée (p. 20) » – et apporte sa contribution massive à la systématisation du jargon que Victor Klemperer dénoncera, en 1947, sous

l'étiquette ironiquement latinisante de *Lingua tertii Imperii* (LTI)¹.

Poussant le « nettoyage ethnique » de la langue contre lequel Leo Spitzer s'était insurgé dès 1918, l'ouvrage ne retient que les seuls mots germaniques "de souche", irradiant de surcroît de toute la sacralité de racines qui sont autant de prédéterminations du destin glorieux du peuple locuteur. À mesure que l'on s'avance dans les volumes, l'emprise totalitaire se fait plus évidente, avec une acmé au tome IV (1943), où les entrées apparaissent surchargées de citations des idéologues de référence : Hitler évidemment, mais aussi Goebbels ou Rosenberg, entre autres.

Engagé en 1934, le projet est porté par le Groupe d'Études pour la Recherche lexicologique allemande – *Arbeitsgemeinschaft für deutsche Wortforschung*. Les quatre premiers volumes voient le jour entre 1939 (le tome 1 en mars très exactement, soit six mois avant l'invasion de la Pologne) et 1943. Il sera poursuivi au-delà de l'effondrement du régime et dans le nouveau contexte politique (occupation militaire, guerre froide, division de l'Allemagne) puisque, au terme d'une décennie de latence, les quatre derniers tomes paraissent entre 1954 et 1957. Jacques Aron : « La cohérence de l'ouvrage dans les circonstances que l'on sait sera d'autant plus rudement mise à l'épreuve que l'ordre alphabétique impose une chronologie de l'exposé et des renvois inévitables entre les différentes entrées du dictionnaire. Les auteurs se trouvent donc devant un véritable casse-tête permanent.

¹ V. Klemperer, *LTI, la langue du III^e Reich*, Paris, 2003 ; L. Spitzer, *Traque des mots étrangers, haine des peuples étrangers. Polémique contre le nettoyage de la langue*, Limoges, 2013.

Et c'est ce défi involontaire qui, par le texte et aussi par ses non-dits, par les apparitions et disparitions de ses exemples et références nous servira de révélateur des ressorts profonds et des contradictions de ce projet. » (p. 14) La matière des nouveaux volumes a subi le traitement d'une « dénazification » intellectuelle des plus ambiguës : les notices estompent les références à des idéologues disparus avant la défaite du Reich et voient apparaître quelques auteurs juifs, essentiellement de complexion réactionnaire, mais restent substantiellement fidèles à leur inspiration initiale : nombre de références littéraires s'appuieront, même dans les volumes d'après-guerre, sur des auteurs notoirement connus pour leurs positions pangermanistes, racistes et antisémites.

En décrivant dans son contexte l'aventure éditoriale que constitue le *Trübner* et en fournissant une analyse précise d'une centaine de ses entrées (indexées en fin de volume), Jacques Aron rappelle un épisode peu glorieux de l'histoire de l'une des principales *Geisteswissenschaften*, la linguistique, et en l'espèce de son asservissement enthousiaste à la moins humaniste des idéologies. Linguistique allemande, serait-on tenté de préciser, en rappelant le rôle central du fait linguistique (et de la conscience qui s'en est développée) dans la constitution de l'identité nationale. « L'idéalisme, qui croit à l'autonomie et aux vertus intrinsèques de la pensée et de la langue qui la supporte, y tient une place plus importante que chez ses rivales et modèles, la Grande-Bretagne et la France. Avant d'être un espace politiquement unifié, l'Allemagne n'est-elle pas d'abord et pendant longtemps un espace imaginaire autour d'une culture incarnée par sa langue, et singulièrement par le mythe d'une langue "maternelle" originaire, la mère nourricière précédant la "patrie", le *Vaterland*, la

terre du père ? » (p. 15). Mais l'étude de Jacques Aron est également lestée d'un intérêt d'actualité. D'abord par la réflexion qu'elle ravive quant à l'autonomie, théorique et institutionnelle, de la recherche scientifique à l'endroit du contexte où elle s'inscrit. Mais tout autant parce qu'elle devrait servir d'instrument de travail à tous ceux, littéraires, philosophes, sociologues, historiens, à qui, travaillant sur l'ère germanique, risquent d'échapper, dans les textes qu'ils pratiquent dans un allemand dont ils ne maîtrisent pas toujours les subtilités, certaines connotations essentielles. Telle polémique sur les textes de Martin Heidegger dans les années 30 en fait foi... Les volumes du *Trübner* ont été acquis au fur et à mesure de la publication par toutes les bibliothèques universitaires et ont constitué une référence obligée pour des générations de philologues germanistes. Par le mélange sinistre d'érudition, de militantisme forcené et d'opportunisme qu'il illustre, il fournit un témoignage éloquent sur les aléas que peuvent connaître les sciences humaines. On saura gré à Jacques Aron d'avoir attiré notre attention sur lui.

On signalera également l'étude du même auteur consacré à un penseur de l'*Aufklärung* tardive : *Saul Ascher. Un philosophe juif allemand entre Révolution française et Restauration prussienne*, suivi de *La Germanomanie* (1815) et *La Célébration de Luther sur la Wartburg* (1818), adaptés et annotés par Jacques Aron, L'Harmattan, Paris, 2017, 105 pages. On découvrira dans cette présentation suivie de deux traductions de textes essentiels la réflexion lucide d'un philosophe autodidacte sur la situation précaire des Juifs, qui risquent de faire les frais des tensions nées dans l'espace allemand du fait des guerres napoléoniennes. À une entité germanique dont l'unité est essentiellement linguistique, mais clivée depuis la Réforme par l'opposition des catholiques et

des protestants, s'ajoute la mémoire fraîche des attitudes adoptées vis-à-vis de l'envahisseur par les divers États allemands, alliés ou adversaires de la France. La Prusse a été occupée pendant six ans. Au lendemain de Waterloo, l'Allemagne peine à trouver sa voie dans un contexte où les structures féodales un temps mises sous le boisseau retrouvent de leur vigueur. L'émancipation décrétée par la Révolution française a certes allumé un phare pour tous les Juifs d'Europe. Il s'en faut que ses promesses trouvent à se réaliser en terre germanique...